



Fuck le Néolibéralisme

Simon Springer

Département de géographie, Université de Victoria
simonspringer@gmail.com

Résumé : Oui, qu'il aille se faire foutre. Le néolibéralisme craint. On n'en a pas besoin.

Mots clés : fuck le néolibéralisme ; qu'il aille au diable

Fuck le néolibéralisme. Ni plus, ni moins. Je pourrais probablement terminer mon argumentation ici et ça n'aurait pas beaucoup d'importance. Ma position est claire et vous saisissez probablement l'essentiel de ce que je veux dire. Je n'ai rien de positif à ajouter à la conversation sur le néolibéralisme, et pour être tout à fait honnête, j'en ai même assez d'avoir à y penser. J'en ai simplement ma claque. J'ai d'abord envisagé d'appeler ce papier « Oublions le néolibéralisme », car d'une certaine manière, c'était exactement ce que j'avais envie de faire. Cela fait de nombreuses années que j'écris sur ce sujet (Springer 2008, 2009, 2011, 2013, 2015; Springer et al. 2016) et j'en étais arrivé à un point où je n'avais plus envie de dédier aucune énergie à cette entreprise, craignant que de continuer à travailler sur cette idée ne permette de perpétuer son emprise. Après plus ample réflexion, il me semble que la manœuvre politique qui consiste à faire l'autruche et ignorer collectivement un phénomène qui a eu des effets dévastateurs et débilissants sur le monde que nous partageons puisse être dangereux. Le néolibéralisme jouit d'un pouvoir continu qu'il est difficile de nier, et je ne suis pas convaincu qu'une stratégie d'ignorance soit la bonne approche à adopter (Springer 2016a). Alors, ma pensée exacte a été la suivante : « bon, et bien qu'il aille se faire foutre, *fuck* le néolibéralisme » ; et bien



qu'un terme moins vulgaire eut sans doute atténué l'outrage potentiel que pourrait susciter le titre que j'ai choisi, j'ai changé d'avis selon la logique qui suit. Pourquoi devrions-nous nous préoccuper davantage de notre usage de grossièretés que de l'infamie du discours néolibéral ? J'ai pris la décision de transgresser, de déranger, d'outrager, précisément parce que nous nous *devons* d'être outragés par le néolibéralisme ; il *est* entièrement dérangeant, et c'est pourquoi nous *devrions* chercher à le transgresser. Trouver un titre plus acceptable ne serait-il pas une concession de plus au pouvoir néolibéral ? J'ai d'abord pensé à ce que ce titre pourrait signifier pour ma réputation. Freinerait-il une future promotion ou offre de travail, dans le cas où je souhaiterais poursuivre ma carrière académique ? Cette logique me donnait l'impression de concéder une défaite personnelle à la discipline néolibérale. « *Fuck that* ».

J'avais également l'impression d'admettre que le langage courant ne pouvait offrir aucune réponse appropriée, aucun contre-discours à celui du néolibéralisme. Comme si nous ne pouvions qu'y répondre dans un format académique, en utilisant des théories géographiques complexes de bigarrure, hybridité et mutation, pour affaiblir son édifice. Ceci me semblait déresponsabilisant, et bien que j'aie moi-même contribué à articuler certaines de ces théories (Springer 2010), j'ai souvent le sentiment que ce type d'approche va à l'encontre de l'argument que je souhaite réellement défendre. C'est précisément dans le quotidien, l'ordinaire, l'invisible et la banalité, me semble-t-il, qu'une politique du refus doit se situer. Et c'est ainsi que j'ai fini par choisir « *Fuck le néolibéralisme* ». J'estime qu'il transmet en grande partie ce que je veux vraiment dire. L'argument que je souhaite défendre est légèrement plus nuancé que cela, ce qui m'a fait réfléchir davantage au terme « *fuck* » que je ne l'ai jamais fait dans ma vie. Quel mot fantastique et riche en couleurs ! Il fonctionne comme nom ou verbe, et comme adjectif, il est peut-être l'exclamation la plus employée de la langue anglaise. On l'utilise pour exprimer la colère, le mépris, le mécontentement, l'indifférence, la surprise, l'impatience, et même comme une interjection sans sens particulier simplement parce que « *fuck* » (comme « foutre » en français), se dit si facilement. On peut foutre quelque chose en l'air (« *fuck something up* »), se foutre de quelqu'un (« *fuck someone over* »), dire des fadaises (« *fuck around* »), n'en avoir rien à foutre (« *not give a fuck* »), et ce mot a décidément un point de référence géographique intrinsèque dans la mesure où l'on peut vous inviter à aller vous faire foutre (« *go fuck yourself* »). Au point où on en est, vous pourriez même vous dire, ok, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? (« *ok, who gives a fuck ?* »). Et bien moi j'en ai quelque chose à foutre, et si en finir avec le néolibéralisme vous intéresse, vous devriez aussi. Le choc provoqué par ce mot peut mettre au défi le néolibéralisme. Pour creuser et libérer ce potentiel, nous devons apprécier les nuances de ce que pourrait signifier la phrase « *Fuck le néolibéralisme* ». Et en même temps, « *fuck* » la nuance. Comme l'a récemment soutenu Kieran Healy (2016: 1), elle « fait typiquement obstacle au développement d'une théorie intéressante d'un point de vue intellectuel, générative d'un point de vue empirique, ou brillante d'un point de vue pragmatique ». Alors, sans fétichiser la nuance, examinons rapidement quelles sont à mon sens nos priorités pour foutre en l'air le néolibéralisme.

Le premier sens est probablement le plus évident. En proclamant « *fuck le néolibéralisme* », nous pouvons exprimer notre colère contre la machine néolibérale. C'est une indication de notre exaspération, de notre désir de dire haut et fort notre ressentiment, de cracher le venin du mal à sa propre figure. Cela peut prendre la forme d'une plus grande mobilisation autour des manifestations contre le néolibéralisme ou en écrivant des articles et des livres critiquant son influence. La dernière action prêche aux convertis, la première espère que ceux déjà pervertis changeront leurs manières de faire. Je ne néglige pas l'importance de ces méthodes dans notre résistance, mais je suis aussi assez certain qu'elles ne seront pas suffisantes pour changer le sens du courant contre le néolibéralisme et en notre faveur. En manifestant publiquement notre défiance, nous tentons d'attirer l'attention et l'implication d'acteurs puissants dans la conversation, et nous nous méprenons en croyant qu'ils pourraient commencer à écouter l'opposition et s'accorder à la voix du peuple (Graeber 2009). Ne devrions-nous pas plutôt arrêter de parler ? Voici le deuxième sens de « *fuck le néolibéralisme* » : il repose sur la notion de rejet. Cela consisterait en plaider la fin du néolibéralisme (tel que nous le connaissons) selon le moyen proposé par J.K. Gibson-Graham (1996) : arrêter tout simplement d'en parler. Les intellectuels en particulier arrêteraient de traiter ce thème en priorité dans leurs recherches. Peut-être ne pourrions-nous pas oublier ni ignorer complètement le néolibéralisme, ce que j'ai déjà identifié comme problématique, mais nous entreprendrions de continuer à écrire sur d'autres choses. Il s'agit là d'un point de contact tout aussi crucial pour nous qui travaillons au-delà d'une vision du monde néolibérale, mais là encore, je ne suis pas entièrement convaincu que ce soit suffisant. Comme le soutient Mark Purcell (2016: 620), « Il nous faut tourner le dos au néolibéralisme et nous recentrer sur nous-mêmes, pour commencer le travail difficile – mais néanmoins joyeux – de gérer nos affaires par nous-mêmes ». Bien que la négation, la protestation et la critique soient nécessaires, nous devons aussi penser à foutre le néolibéralisme en l'air activement, en prenant des mesures qui dépassent sa portée.

L'action directe au-delà du néolibéralisme relève d'une politique préfigurative (Maeckelbergh 2011), qui constitue la troisième et plus importante signification de ce sur quoi nous devrions nous concentrer lorsque nous invoquons l'idée de « *fuck le néolibéralisme* ». Préfigurer, c'est rejeter le centrisme, la hiérarchie et l'autorité associés à la politique représentative, en soulignant la pratique incarnée des relations horizontales et des formes organisationnelles qui s'efforcent de refléter la société future que nous recherchons (Boggs 1977). Par delà la fin des discours, la préfiguration et l'action directe affirment qu'aucune conversation n'aurait jamais dû avoir lieu, car indépendamment de ce que nous souhaitons faire, nous pouvons simplement le faire nous-mêmes. Cependant, suffisamment d'attention a été portée sur les manières dont le néolibéralisme peut capturer et s'approprier toutes les formes de discours et d'impératifs politiques (Barnett 2005; Birch 2015; Lewis 2009; Ong 2007). Pour certains critiques tels que David Harvey (2015), seule une nouvelle dose d'état peut résoudre la question néolibérale, écartant là rapidement l'idée de l'organisation non hiérarchique et de la politique horizontale qui nous conduiraient

tout droit vers un avenir néolibéral assuré. Pourtant, dans son pessimisme, il se méprend complètement sur la politique préfigurative, qui est un moyen non pas vers une fin mais uniquement vers d'autres moyens futurs (Springer 2012). En d'autres termes, la politique préfigurative repose sur une vigilance constante et continue, c'est pourquoi sa pratique ne peut être récupérée. Elle est réflexive et attentive, toujours tournée vers la production, l'invention et la création comme satisfaction du désir de la communauté. Entendue de cette manière, la politique préfigurative est explicitement anti-néolibérale. Elle se réapproprie les moyens pour en faire *nos* moyens, des moyens sans fin. Préfigurer c'est embrasser la convivialité et la joie qui émanent d'être rassemblés comme égaux radicaux ; non pas comme des soldats au front ni comme le prolétariat sur la voie de la promesse transcendante et vide de l'utopie ou du « *non lieu* », mais comme l'immanence enracinée de l'*ici* et *maintenant*, de la fabrique d'un nouveau monde « dans la coquille du vieux », du travail constant et de la réaffirmation que tout cela implique (Ince 2012).

Rien du néolibéralisme ne mérite notre respect, c'est pourquoi de concert avec une politique préfigurative de création, mon message est tout bonnement : « *fuck it* ». Fuck l'emprise qu'il a sur nos imaginations politiques. Fuck la violence qu'il engendre. Fuck l'inégalité qu'il vante comme une vertu. Fuck la manière dont il a ravagé l'environnement. Fuck le cycle sans fin d'accumulation et le culte de la croissance. Fuck la société du Mont-Pèlerin et tous les *think tanks* qui continuent de la soutenir et la promouvoir. Fuck Friedrich Hayek et Milton Friedman pour nous avoir refourgué leurs idées. Fuck les Thatcher, les Reagan, et tous les politiciens lâches et intéressés qui ne cherchent qu'à satisfaire leur avarice. Fuck l'exclusion basée sur la peur qui perçoit les « autres » comme méritant de laver nos toilettes et d'éponger nos carrelages, mais pas comme des membres de nos communautés à part entière. Fuck l'attrait grandissant des chiffres et l'incapacité d'apprécier que tout ce qui compte ne peut être compté. Fuck le désir du profit qui prime sur les besoins de la communauté. Fuck absolument tout ce que le néolibéralisme représente, et fuck le cheval de Troie dans lequel il est arrivé ! Depuis bien trop longtemps, on nous a répété qu' « il n'y a pas d'alternative », qu' « une marée montante fait avancer tous les bateaux », que nous vivons dans un monde darwinien cauchemardesque régi par la loi du plus fort. Nous avons mordu à l'hameçon et tout avalé de la « tragédie des communs » ; alors qu'en réalité, ceci est une ruse qui reflète la « tragédie du capitalisme » et ses pillages sans fin (Le Billon 2012). Le talon d'Achille de Garrett Hardin (1968) était qu'il n'a jamais arrêté de penser au bétail comme appartenant à un propriétaire privé. Que se passera-t-il lorsque nous invoquerons l'idée des communs comme le *bien commun* sans présupposition de propriété privée (Jeppesen et al. 2014) ? Que se passera-t-il lorsque nous commencerons à porter plus d'attention à la préfiguration des alternatives qui existent déjà et privilégient ces expériences comme les formes les plus importantes d'organisation (White et Williams 2012) ? Que se passera-t-il lorsque au lieu d'avalier l'amère pilule de la concurrence et du mérite, nous concentrerons nos énergies non pas sur les remèdes que nous prescrit le néolibéralisme, mais sur la guérison plus profonde qui résulte de l'entraide et la coopération (Heckert 2010) ?

Jamie Peck (2004: 403) a appelé le néolibéralisme un « slogan politique radical », mais camper dans le domaine de la critique ne suffit plus. De nombreuses années ont passé depuis que nous avons identifié pour la première fois l'ennemi, et depuis lors, nous avons appris à le connaître à travers nos écrits et nos protestations. Mais même lorsque nous sommes certains de sa défaite, comme ce fut le cas au lendemain de la crise financière de 2008 et avec le mouvement Occupy qui en est résulté, il continue d'haleter et de se réanimer tel un zombie plus puissant que jamais (Crouch 2011; Peck 2010). Japhy Wilson (2016) appelle ce pouvoir perpétuel le « gothique néolibéral », et je suis convaincu que pour dépasser ce film d'horreur nous devons resituer notre politique dans le domaine de l'action (Rollo 2016). Et si « *fuck le néolibéralisme* » devait devenir un mantra pour une nouvelle forme de politique ? Une phrase stimulante qui inviterait non seulement à l'action, mais aussi à la réappropriation de nos vies dans les espaces et les instants où nous les vivons activement ? Et si chaque fois que nous utilisons cette phrase, nous reconnaissons qu'elle est un appel au pouvoir d'agir au-delà des simples mots, combinant la théorie et la pratique dans la sublime expérience de la préfiguration ? Nous devons adopter une approche combinant plusieurs fronts lorsque nous rejetons le néolibéralisme. Bien que nous ne puissions l'ignorer ni l'oublier complètement, nous pouvons l'affronter activement en utilisant des méthodes dont la portée dépasse la performance de la rhétorique et de la rhétorique de la performance. Par tous les moyens, faisons avancer un nouveau slogan politique radical. Utilisons un hashtag (#fuckneoliberalism) et rendons notre mépris viral ! Mais nous devons faire plus qu'exprimer notre indignation. Il nous faut matérialiser notre détermination et réaliser notre espoir comme l'immanence de nos expériences incarnées dans l'*ici* et *maintenant* (Springer 2016a). Nous devons refaire le monde nous-mêmes, sans plus attendre.

Nous nous sommes délibérément leurrés et affaiblis en continuant à avoir recours à l'aménagement politique existant de la représentation. Notre foi aveugle nous condamne à attendre à perpétuité le sauveur qui tombera du ciel. Le système s'est montré entièrement corrompu, et le temps n'y fait rien : notre prochain grand candidat politique bientôt échouera lui aussi comme tous ses prédécesseurs. À l'âge du néolibéralisme, il ne s'agit pas simplement d'individus problématiques au pouvoir. C'est plutôt notre propre croyance dans ce système qui est le cœur du problème. Nous produisons et permettons les conditions institutionnelles propices à l'« effet Lucifer » (Zimbardo 2007). « La banalité du mal » est telle que ces politiciens ne font que leur travail dans un système qui récompense les perversions du pouvoir car il est conçu pour servir les lois du capitalisme (Arendt 1971). Mais nous ne sommes pas obligés d'obéir. Nous ne devons rien à cet ordre établi. À travers notre action directe et l'organisation d'alternatives, nous pouvons mettre en accusation la structure entière et rompre ce cercle vicieux d'abus. Quand le système politique est défini, conditionné, empêtré et dérivé du capitalisme, il ne peut en aucun cas représenter nos manières de connaître et d'être au monde, c'est pourquoi nous devons prendre ces modes de vie en main et nous réapproprier notre pouvoir collectif. Nous devons commencer à établir un nouvel ordre politique et à redonner un sens plus relationnel à la solidarité, en reconnaissant que la soumission et la souffrance des un-e-s indique l'oppression de

tous (Shannon et Rouge 2009; Springer 2014). Nous pouvons commencer à vivre dans d'autres mondes possibles à travers un engagement renouvelé des pratiques de l'entraide, de la fraternité, de la réciprocité, et des formes organisationnelles non hiérarchiques qui ravivent la démocratie dans son sens étymologique du *pouvoir au peuple*. Au final, le néolibéralisme est une idée particulièrement nauséabonde qui vient avec son lot d'obscénités et de vils postulats. En réponse, il mérite d'être opposé par un langage et une action tout aussi offensive. Notre communauté, notre coopération et notre attention aux autres sont toutes détestables pour le néolibéralisme. Il hait ce que nous célébrons. Alors, quand nous disons «*fuck le néolibéralisme*», que ce soit plus que des mots, que ce soit la preuve de notre engagement les un-e-s pour les autres. Dîtes-le haut et fort, dites-le avec moi, et dites-le à quiconque écoutera, mais surtout, que cela vous vienne du cœur et claironne comme un appel à l'action, et comme l'incarnation de notre pouvoir préfiguratif de changer ce putain de monde. *Fuck le néolibéralisme!*

Remerciements

Je dois mon titre à Jack Tsonis. Il m'a écrit un merveilleux email au début de l'année 2015 pour se présenter avec ce message en titre. Direct et à propos. Il m'a parlé de son poste temporaire à l'Université de Sydney Ouest où il était pris au piège de l'enfer de la précarité universitaire. Fuck le néolibéralisme, en effet. Jack m'a informé depuis qu'il avait obtenu un poste moins incertain, mais voir la bête de près l'a dégouté et révolté plus que jamais. Merci pour l'inspiration, mon ami ! Je suis aussi reconnaissant à Kean Birch et Toby Rollo qui ont écouté mes idées et avec qui j'ai bien ri. La brillante pensée au-delà du néolibéralisme de Mark Purcell a été une grande motivation. Merci à Levi Gahman, dont l'esprit enjoué et le soutien ont démontré cette réelle préfiguration dont je parle ici ("[Listen Neoliberalism!](#)" [A Personal Response to Simon Springer's "Fuck Neoliberalism"](#)). La relecture de mes pairs Farhang Rouhani, Patrick Huff et Rhon Teruelle a révélé une immense unanimité qui m'a donné raison de croire que l'université peut encore servir à quelque chose dans la lutte ! Enfin, merci à tous ceux qui ont si gentiment pris le temps de m'écrire sur cet essai et d'exprimer leur solidarité après que je l'ai publié pour la première fois sur internet. Je me sens à la fois empli d'humilité et d'espoir en voyant que nous sommes nombreux à partager ce même ressenti. Nous vaincrons !

Références

- Arendt, H. (1971). *Eichmann in Jerusalem: A Report on the Banality of Evil*. New York: Viking Press.
- Barnett, C. (2005). The consolations of 'neoliberalism'. *Geoforum*, 36(1), 7-12.
- Birch, K. (2015). *We Have Never Been Neoliberal: A Manifesto for a Doomed Youth*. Alresford: Zero Books.
- Boggs, C. (1977). Marxism, prefigurative communism, and the problem of workers' control. *Radical America*, 11(6), 99-122.

- Crouch, C. (2011). *The Strange Non-Death of Neoliberalism*. Malden, MA: Polity Press
- Gibson-Graham, J. K. (1996). *The End of Capitalism (as We Knew It): A Feminist Critique of Political Economy*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Graeber, D. (2009). *Direct Action: An Ethnography*. Oakland: AK Press.
- Hardin, G. (1968). The tragedy of the commons. *Science*, 162(3859), 1243-1248.
- Harvey, D. (2015). "Listen, Anarchist!" A personal response to Simon Springer's "Why a radical geography must be anarchist". *DavidHarvey.org*.
<http://davidharvey.org/2015/06/listen-anarchist-by-david-harvey/>
- Healy, K. (2016) Fuck nuance. *Sociological Theory*.
<https://kieranhealy.org/files/papers/fuck-nuance.pdf>
- Heckert, J. (2010). Listening, caring, becoming: anarchism as an ethics of direct relationships. In Franks, B. (ed.). *Anarchism and Moral Philosophy*. New York: Palgrave Macmillan, pp. 186-207.
- Ince, A. (2012). In the shell of the old: Anarchist geographies of territorialisation. *Antipode*, 44(5), 1645-1666.
- Jeppesen, S., Kruzynski, A., Sarrasin, R., & Breton, É. (2014). The anarchist commons. *Ephemera*, 14(4), 879-900.
- Le Billon, P. (2012). *Wars of Plunder: Conflicts, Profits and the Politics of Resources*. New York: Columbia University Press.
- Lewis, N. (2009). Progressive spaces of neoliberalism?. *Asia Pacific Viewpoint*, 50(2), 113-119.
- Maeckelbergh, M. (2011). Doing is believing: Prefiguration as strategic practice in the alterglobalization movement. *Social Movement Studies*, 10(1), 1-20.
- Ong, A. (2007). Neoliberalism as a mobile technology. *Transactions of the Institute of British Geographers*, 32(1), 3-8.
- Peck, J. (2004). Geography and public policy: constructions of neoliberalism. *Progress in Human Geography*, 28(3), 392-405.
- Peck, J. (2010). Zombie neoliberalism and the ambidextrous state. *Theoretical Criminology*, 14(1), 104-110.
- Purcell, M. (2016). Our new arms. In Springer, S., Birch, K. and MacLeavy, J. (eds.). *The Handbook of Neoliberalism*. New York: Routledge, pp. 613-622.
- Rollo, T. (2016). Democracy, agency and radical children's geographies. In White, R. J., Springer, S. and Souza, M. L. de. (eds.). *The Practice of Freedom: Anarchism, Geography and the Spirit of Revolt*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- Shannon, D. and Rouge, J. (2009) Refusing to wait: anarchism and intersectionality. *Anarkismo*. <http://anarkismo.net/article/14923>

- Springer, S. (2008). The nonillusory effects of neoliberalisation: Linking geographies of poverty, inequality, and violence. *Geoforum*, 39(4), 1520-1525.
- Springer, S. (2009). Renewed authoritarianism in Southeast Asia: undermining democracy through neoliberal reform. *Asia Pacific Viewpoint*, 50(3), 271-276.
- Springer, S. (2010). Neoliberalism and geography: Expansions, variegations, formations. *Geography Compass*, 4(8), 1025-1038.
- Springer, S. (2011). Articulated neoliberalism: the specificity of patronage, kleptocracy, and violence in Cambodia's neoliberalization. *Environment and Planning A*, 43(11), 2554-2570.
- Springer, S. (2012). Anarchism! What geography still ought to be. *Antipode*, 44(5), 1605-1624.
- Springer, S. (2013). Neoliberalism. *The Ashgate Research Companion to Critical Geopolitics*. Eds. K. Dodds, M. Kuus, and J. Sharp. Burlington, VT: Ashgate, pp. 147-164.
- Springer, S. (2014). War and pieces. *Space and Polity*, 18(1), 85-96.
- Springer, S. (2015). *Violent Neoliberalism: Development, Discourse and Dispossession in Cambodia*. New York: Palgrave MacMillan.
- Springer, S. (2016 a) *The Anarchist Roots of Geography: Toward Spatial Emancipation*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.
- Springer, S. (2016 b) *The Discourse of Neoliberalism: An Anatomy of a Powerful Idea*. Lanham, MD: Rowman & Littlefield.
- Springer, S., Birch, K. and MacLeavy, J. (2016) An introduction to neoliberalism. In Springer, S., Birch, K. and MacLeavy, J. (eds.). *The Handbook of Neoliberalism*. New York: Routledge, pp. 1-14.
- White, R. J., and Williams, C. C. (2012). The pervasive nature of heterodox economic spaces at a time of neoliberal crisis: towards a "postneoliberal" anarchist future. *Antipode*, 44(5), 1625-1644.
- Wilson, J. (2016). Neoliberal gothic. In Springer, S., Birch, K. and MacLeavy, J. (eds.). *The Handbook of Neoliberalism*. New York: Routledge, pp. 592-602.
- Zimbardo, P. (2007). *The Lucifer Effect: Understanding How Good People Turn Evil*. New York: Random House.